



Marguerite D. au risque de la psychanalyse

Lucien Israël était d'abord une voix et une parole. Peut-on transcrire cette parole ? Nous en faisons le pari car elle invite à « franchir le pas » qui nous ouvre un en deçà et un au-delà de la « lettre ». De même fait-il avec « Détruire dit-elle » de Marguerite Duras où il triture et torture le texte pour le faire parler... dans la langue qui bruisse au plus profond de nous-mêmes, où les associations ne suivent pas la logique de la raison, où le « pas sérieux » côtoie le « plus sérieux », où les « messages » sont polysémiques et où le fil rouge de l'éthique la plus humaniste lie l'ensemble et salue « le bon entendeur ».

Ces deux séminaires où s'entrecroisent l'amour, la haine, la mort, la jouissance, etc., font suite au séminaire *Pulsions de mort* (Arcanes, 1998).

Lucien Israël (1925-1996), professeur de psychiatrie et psychanalyste, a toujours transmis, de manière à la fois rigoureuse et vivante, le message freudien et les enseignements de Jacques Lacan. Il a également développé la psychologie médicale et la pratique de la psychosomatique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages destinés aux praticiens.

10 mars 1980

Deux séminaires :

Détruire dit-elle (1979) et Franchir le pas (1980)

L'Autre et le texte

Ce sera notre dernier entretien. Je reprendrai peut-être l'année prochaine. Ce n'est pas tellement les idées qui manqueraient mais le temps de les élaborer ; c'est pour cela que cette année j'ai raccourci un peu, vous laissant le soin de compléter. Le titre, d'ailleurs, que j'ai choisi pour terminer, devrait suffire à faire marcher au moins les idées.

Nous nous étions arrêtés sur cette formulation que la condition nécessaire et suffisante à l'engendrement d'une névrose, c'est le désir de la mère. Ne vous attendez pas tellement à des révélations mais plutôt à l'attention portée au texte et aux termes utilisés, le désir de la mère. C'est inquiétant qu'un enfant devienne objet du désir de la mère. Ne vous figurez pas que ça arrive tout le temps. Elles ne sont pas toutes dingues, les mères. Il y en a qui se rendent compte qu'il y a autre chose à désirer que des enfants. Désirer un enfant, ce n'est pas la même chose, ça n'a même aucun rapport avec désirer avoir un enfant. Désirer avoir un enfant, ce n'est pas plus bête qu'un autre désir et c'est tout aussi indéchiffrable. Comment est-ce que ça se déchiffre le désir ? Quand c'est trop tard... Non pas trop tard pour réparer mais trop tard en absolu, c'est-à-dire à la fin. C'est en bout de course, devant la tombe, qu'on peut faire le bilan de ses désirs. Vous voyez que c'est trop tard. Et c'est avec ça que l'analyse est censée s'amuser. Ça n'a rien de particulièrement amusant. Désir de la mère. Il y a des gens comme ça qui s'intéressent à des termes qu'ils ont péchés dans le glaviotage¹ psychanalytique habituel. Des gens qui s'excitent sur ce que ça pourrait bien être un fantasme. Et de croustiller des scénarios et des constructions style *psycho-pathia sexualis* et quelques autres joyusetés de cet ordre. Le fantasme, ça n'a aucun rapport avec ces scénarios. La plupart du temps ces scénarios sont destinés à éviter le fantasme. Le fantasme, c'est l'un des éléments sinon l'élément capital, de la structure. Et le désir, c'est ce qui vient mettre un objet en relation avec le sujet de l'inconscient. Vous voyez que si un enfant est désiré, c'est pour qu'il vienne à cette place. Ça n'est absolument pas concevable ! Les gens ne savent pas que c'est à cette place qu'ils le mettent l'enfant... Mais vous en avez peut-être perçu assez pour vous rendre compte que de cette prison, de cette prison du fantasme, l'enfant ne s'évadera pas de sitôt.

Il faut tout le passage du renoncement, soi-disant, à soi, c'est-à-dire à sa défroque, tout le passage par le « ça n'est pas important » ou « je n'ai aucune importance » pour pouvoir s'en libérer. Ça n'est qu'à ce prix.

Il y a une contradiction dans la technique même que nous sommes obligés d'utiliser à savoir une technique qui vient soi-disant donner de l'importance à la parole ou au sujet qui parle, une contradiction donc entre cette technique et la découverte de l'absence d'importance. Aussi longtemps que le renoncement à cette défroque proposée par le fantasme maternel n'est pas réalisé, le sujet reste névrosé. C'est-à-dire qu'il n'arrivera pas à se décider à agir en son nom et que ce sera toujours en référence avec une providence ou avec un autre (un petit autre pour l'instant encore), par référence à un autre qu'il agira, escomptant toujours par cette action prendre aux yeux de cet autre une importance plus grande.

Vous verrez tout à l'heure qu'il y a un autre niveau du franchissement du pas car l'action visée par le franchissement n'est pas encore dénuée d'importance. Elle conserve une possibilité d'inscription historique, fût-elle imaginaire, d'orientation du sens, qui, au moment où il apparaît, est toujours un sens unique, de limitation qui reporte simplement un peu plus loin la nécessité d'effraction des barrières.

Bien sûr, je ne vais pas m'appesantir sur l'escroquerie habituelle dont on vous rebat les oreilles à savoir le désir d'enfant. Il faut qu'un enfant soit désiré pour s'épanouir. Si vous avez entendu un peu quelque chose dans ce que j'ai dit de la façon la plus simple, vous vous rendez compte que l'enfant désiré est par définition emprisonné. Bien sûr, il ne pourrait s'agir que d'un solécisme² à savoir que ce n'est pas l'enfant qui est désiré mais le fait d'en avoir un, d'en avoir procréé un. Ça, c'est moins grave. Mais on aurait intérêt à le préciser. Parce que dans l'usage ravalé, abaissé qu'on fait du terme de désir d'enfant, c'est bien de l'enfant désiré en son nom, en tant que tel, qu'il est question. Comme si un enfant ne prenait place dans un foyer qu'à entrer dans ce qui est censé, sans qu'on le sache, sous-tendre ce foyer, à savoir un fantasme maternel. L'enfant vient alors à la place de celui qui aurait été assez grand pour se défendre, à savoir son géniteur mâle, mais qui, semble-t-il, ne suffit pas puisqu'il reste dans le fantasme maternel une place à occuper, et pour cause, car rien jamais ne vient constituer un objet suffisant ! La place de l'objet lié au sujet dans le fantasme n'est pas une place, c'est une catégorie où n'importe quel objet peut venir fonctionner. On a fait l'inventaire de ce qu'on a appelé, selon les tendances, les objets partiels, les objets perdus, les objets *a*, mais n'importe quel objet peut venir à cette place et aucun objet ne peut la remplir. Ce qui fait que la place reste toujours à prendre aussi longtemps qu'on ne l'a pas tirée au jour. À partir de quoi elle s'effondre dans la vanité justement des objets *a*, ces objets dérisoires, ces objets d'abjection.

Il y a une autre distinction à faire et il est hautement nécessaire qu'on la rappelle parce qu'on a une fâcheuse tendance à la confusion. Il n'y a aucun inconvénient, pas forcément d'avantages non plus, mais enfin en tout cas il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'une mère aime son enfant ou croit aimer son enfant. Ça, c'est beaucoup moins dangereux pour l'enfant que d'être désiré, parce que s'il est désiré, il est vraiment mis dans cette catégorie des objets désirables sur lesquels on compte pour nous compléter, pour se compléter soi-même ; alors qu'un enfant aimé sert comme tout objet aimé purement et simplement de miroir.

¹ Vient de glaviot : crachat et du verbe glaviotter ou glavioter (1866).

² Emploi syntaxique fautif de formes existant par ailleurs dans la langue (*Petit Robert*).

Il n'y a aucune différence entre aimer ses enfants ou aimer ses chiens, ses chats, ses perroquets, ses perruches, ses timbres et pourquoi pas, même les gens qu'on a épousés. C'est tout pareil. Bien sûr là aussi, lorsque l'amour est tiré au jour, il y a de la place pour l'invention. On peut inventer l'amour. Ça, je ne peux pas vous raconter ce que c'est, je ne peux pas l'inventer à votre place. Ce serait encore une fois de l'aliénation dont on n'a peut-être pas tellement parlé malgré le titre de l'autre jour. On va y revenir. En tout cas, conservez par-devers vous ces distinctions conceptuelles entre désir d'enfant et désir d'enfanter, et entre désir et amour. Commençons un peu par l'aliénation. L'aliénation, c'est se placer en tant que relais du désir d'un autre projeté ou rejeté à l'infini. Ce qui se traduit par la croyance en un bien. J'ai évoqué l'autre jour le «travail famille patrie», vous pourrez y ajouter l'honneur, la race, le nom, le rang. Il y a au loin, le nom, c'est très pratique pour ça, une source de ce nom, de ce sang, de cet honneur, de cette patrie, de cette foi qui est au fond responsable du relais qu'on en assure. Le fait d'être capable de se situer dans une chaîne qui commence à l'infini c'est-à-dire nulle part, c'est ça la structure. Que quelque chose puisse nous traverser et faire de nous sinon des vases communicants du moins ce que j'ai appelé des relais, des transmetteurs.

Même l'aliénation implique une structure. Il est important ici de souligner qu'un aliéné au désir de l'autre n'est pas un psychotique. L'aliénation, c'est le mode de relation le plus habituel. Je dirai même que l'aliénation est un rapport. Je vous avais rappelé que le rapport exigeait une constante. Dans l'aliénation, la constante existe. Même si cette constante tend vers l'infini, il y a une dilution du propre désir voire de la propre intentionnalité au profit du désir prêté à un autre. Il suffit pour cela que cet autre se considère comme chargé de mission par l'autre à l'infini.

Vous voyez qu'il faut être trois dont un zéro comme point d'origine. En fait je vous parle de désir et l'on ne sait pas très bien ce que le désir rapporte ni ce qu'il apporte. Dire à quelqu'un « je te désire », ça ne veut rien dire du tout. C'est faire retentir le bruissement des signifiants dévoyés, des signifiants détournés de leur fonction d'engendrement de signification pour les remplacer par un sens unique. Dire à quelqu'un «je te désire» ne signifie rien. Ça peut vouloir dire, j'ai envie de faire telle ou telle chose avec toi et ce n'est pas simplement ou pas seulement des choses du sexe, ça peut aussi bien vouloir dire, j'ai envie de te bouffer, de te tuer, de construire avec toi, de me faire entretenir par toi. Peu importe ! Car la nature du lien avec l'objet et le sujet est, elle aussi, une catégorie dans laquelle peut entrer n'importe quelle action, n'importe quelle désignation, d'action ou de coexistence. Mais il n'est pas impensable que celui à qui l'on s'adresse pour prendre ainsi en charge notre responsabilité ou notre intentionnalité, il n'est pas exclu que cet autre en tire une satisfaction et que cet autre exige un service inconditionnel. Imaginons, bien sûr il faut imaginer, parce que c'est impensable, imaginons que des disciples, quelle que soit leur catégorie, décident de se choisir un maître et de le déifier. La forme la plus simple pour que vous n'alliez pas errer dans je ne sais quel rapprochement audacieux, la forme la plus simple de cette représentation, c'est une fable de La Fontaine intitulée *Les grenouilles qui demandaient un roi*. Le soliveau, ça ne leur plaisait pas et on leur a envoyé, je ne sais plus quel échassier se nourrissant de grenouilles. Il peut arriver que celui qui a suscité cet engouement, cette cour, pourquoi pas des miracles, soit lassé de cette cour et qu'il essaie de s'en défaire. Ça finit toujours mal.

Mais notre intérêt n'est pas ce qui va advenir du roi. Notre intérêt, c'est comment est-ce qu'on fait pour devenir roi, comment est-ce qu'on fait pour faire croire aux auditeurs qu'on a quelque chose à dire. Eh bien, il faut voir l'histoire, notamment l'histoire des religions. Périodiquement des gens surviennent qui introduisent un nouveau langage et un nouveau discours. Ça s'appelle le prophétisme. Au moment de la prophétie, ça fait bouger des tas de choses, ça fourmille, ça remue. Et puis le groupe des disciples se fait de plus en plus incarcérant. On découvre tout d'un coup que ce fantasme dans lequel était enfermé notre enfant de tout à l'heure ou notre disciple actuel, que ce fantasme enferme aussi bien le maître que l'élève, le prophète que le disciple, et le disciple découvrant le profit qu'on peut en tirer s'arrange pour devenir détenteur de la seule vérité. Car le prophète, qui est toujours homme, finit par disparaître en laissant des traces écrites. On voit ce qu'on en fait de ces traces écrites. Les disciples s'en emparent et ils en font une source de pouvoir. Regardez chaque fois qu'un dictateur se réveille, combien il est empressé d'avoir recours à un texte, texte qui lui a été dicté, dit-il, par une divinité ou par son intelligence. Tous les dictateurs brandissent leurs petits livres multicolores. Il n'y a aucune raison, si on en a envie, de ne pas faire relier en rouge *Mein Kampf*. Ça fait partie de ces livres qu'on brandit. C'est moins toxique de brandir le guide vert, bien sûr. Bien que, à un niveau microscopique et dérisoire, le guide vert ait sur vous exactement le même effet que *Mein Kampf*. Ça vous aliène parfaitement. Ça vous dit ce qu'il faut regarder, combien d'étoiles il faut mettre sur les photos que vous aurez faites. Ça vous dit dans quel bistrot il faut aller manger (ça serait plutôt le rouge que le vert). Les bistrots les plus futés et les plus chers ont introduit des cartes de grands consommateurs qu'on vous distribue et que vous allez, d'un bistrot de luxe à l'autre, faire tamponner pour pouvoir afficher après ça au-dessus de vos diplômes, le diplôme du parfait connaisseur ou du parfait touriste, du parfait gogo mais aussi bien du parfait soldat militaire qui marche comme un seul homme quand on l'envoie au casse-pipe. Seulement ça vous débarrasse d'organiser vos loisirs, ça vous débarrasse de réfléchir à ce que vous faites. «On a le droit», le gentil organisateur a donné le feu rouge, non vert, peu importe, il a donné un feu, c'est-à-dire qu'il vous a tué, et vous, vous y allez en service commandé. Pas responsable... C'est lui, c'est le chef qui a dit que je devais aller mettre le feu à l'église, l'église qu'on avait auparavant bourrée de gens destinés à être crames.

L'acte sans culpabilité... ! L'acte sans responsabilité... ! Je pense que ces petits détours par des choses qui vous sont familières, parce que je vous rebats les oreilles avec ça, ces petits détours pour amener cet acte sans responsabilité vont distinguer l'acte résultant du franchissement d'un pas de l'acte qui ne fait que confirmer l'aliénation, car ce qui vient distinguer l'aliénation de la névrose, c'est que l'aliéné n'hésite pas, l'aliéné agit mais pas en son nom.

Cette présence du texte dans l'usage, dans l'exploitation des gens, c'est ce qui va nous permettre de mettre en évidence un autre détachement, une autre, je dirai presque, libération, un autre franchissement de pas qui, jusqu'à présent, n'était pas évident dans ce que j'ai pu raconter. Il y a en effet un autre usage du texte que l'usage qui en fait le transmetteur d'un pouvoir.

Le texte peut nous dispenser du recours au pouvoir en nous offrant autre chose.

Mais une autre chose qui exige que nous n'ayons pas oublié l'enseignement de Freud à savoir les productions culturelles, à savoir l'exigence imposée à l'être humain qui le définit comme être humain, la prise de conscience d'une partie au moins de cette énergie pulsionnelle qui, si elle n'est pas prise en compte par le sujet, conscient cette fois, devient l'énergie dont vont s'emparer les puissances aliénantes. Il n'y a pas que l'analyse pour accéder à ces productions culturelles car sinon il y a longtemps que les disciples, de Freud en l'occurrence ou de quelques autres créateurs en analyse, il y a longtemps que ces disciples auraient effacé jusqu'à la dernière trace de l'analyse. Il y a une autre voie qui est la rencontre avec un texte. D'ailleurs l'analyse n'est-elle pas la rencontre avec un texte ? Il a probablement fallu à Freud cette sorte de pas, de pressentiment, et l'on pourrait montrer tout au long de son œuvre combien il est à la recherche d'un texte. C'est lui qui a parlé du rêve en tant que texte sacré. Quelque chose refaisait surface là d'une époque où peut-être les gens savaient lire. Le dévoilement du texte exige que l'on ait désappris à lire, que la lecture se résume à l'apprentissage par cœur d'un texte. Regardez à l'œuvre notre propre enseignement, celui qui en principe se distribue dans cette Faculté. Le texte est destiné à être réduit le plus possible de façon à être connu par cœur et qu'il n'y ait pas moyen d'y échapper. Le texte idéal, c'est le contrôle des machines au moment du décollage d'un avion et comme par hasard, ça prend presque le même nom que ce qu'on vous enseigne comme étant la bonne façon d'appréhender le tout de l'être humain en face de vous, le tout du malade. En fait, ça a le même nom, c'est la check-list, la check-list qui vous rappelle les 52 boutons à vérifier dans votre coucou avant de vous envoler et les 52 questions à poser à votre client afin d'être sûr qu'il est aussi parfaitement aliéné que l'examineur. On ne sait plus lire parce que le texte devient puissance monnayable. Si vous avez bien appris les QCM, QCD, QROC et tout ce qui s'en suit, eh bien vous aurez beaucoup de petits clients et beaucoup de K, de C, de V, etc. remboursés par la Sécurité sociale, et plus vous serez conformes mieux cela vaudra. On ne sait plus lire ; on s'abrutit de paroles et l'on perd tout esprit critique. Je vous l'ai déjà dit à plusieurs reprises, allez à n'importe quelle soirée théâtrale ou matinée selon vos horaires, n'importe quel concert, n'importe quelle présentation artistique ou exposition, on applaudit toujours et n'importe quoi. Même que les organisateurs de radio, les producteurs de programmes, de radio ou de télévision, s'en sont rendu compte : ils ménagent un temps non négligeable et qui n'exige aucun droit d'auteur pour les applaudissements. Pour une symphonie c'est sept minutes, pour un concerto c'est quatre minutes, c'est chiffré, et le seul moyen que vous ayez de supporter tout ça, c'est ou bien de vous débarrasser de tous ces instruments à reproduire des bruits ou bien d'applaudir avec les loups. Ce qui veut dire que les gens qui savent lire ou entendre ne courent pas les rues. À vous de vous débrouiller pour les trouver !

Une dernière indication. J'ai parlé de livres. Ça ramène toujours au premier livre, pas au syllabaire de l'école primaire ou de la salle d'asile mais à la Bible. On a bien sûr tenté de l'interdire. Ça, comme tous les textes, c'est un bon moyen d'asseoir son pouvoir sur un livre interdit ou sur un livre qu'on brandit en sachant fort bien qu'à le lire on n'y trouve rien. Il faut d'abord savoir lire et savoir lire exige que quelqu'un vous l'enseigne.

Ça aussi ça a un point commun avec la psychanalyse. On n'apprend pas à lire tout seul ! Ce que j'appelle lire...!

La chose la plus drôle, c'est que, ne reculant devant aucun ridicule - je ne parle pas de sacrifice - les psychanalystes, eux-mêmes, se sont attaqués à interpréter la Bible témoignant par là d'un bel analphabétisme. Parce que l'interprétation qu'ils ont fournie, c'est eux qui ont appelé ça des interprétations, sans se rendre compte qu'ils ne faisaient que manier l'allégorie.

Je ne parlerai pas des derniers exploits en date. Je parlerai de choses qui sont moins publiées ou moins connues puisque actuellement la publication, c'est quelque chose qui dure au grand maximum dix ans. Après dix ans... Il faut déjà que ce soient des chefs d'œuvre, des prix Nobel, pour que ça tienne ! Après dix ans, un livre est parfaitement obsolète, tout à fait dénué d'intérêt. Vous le trouvez non pas au marché aux puces mais chez les bouquinistes qui revendent ça au kilo. Je ne parlerai donc pas des livres qui fourmillent actuellement et qui font croire qu'ils sont les premiers du genre mais je vais plutôt prendre quelques exemples de psychanalystes hardis qui ont, par exemple, proposé de ne pas laisser aux Grecs l'apanage de l'œdipe et de le lire cet œdipe, pourquoi pas dans le sacrifice d'Abraham. C'est évident, ça crève les yeux ! Chacun sait que c'est Laïos qui a commencé ! C'est lui qui est allé suspendre son rejeton par des crochets à bidoche au premier arbre venu, qu'il lui en est même resté des œdèmes. Abraham, on pourrait dire que c'est un parfait exemple d'aliénation. Il a cru qu'il y en avait un qui lui demandait d'aller abattre son enfant unique... Bel exemple de la haine entre le père et le fils ! Là où ça foire, c'est que, d'une part, il n'a pas passé à l'acte et d'autre part, la dame de cœur qui aurait dû entrer en ligne de compte n'était plus à cette époque-là de première jeunesse. Je vous renvoie au texte, il vous donnera des chiffres. Des plus futés encore, qui savaient ce que parler veut dire, ont su lire dans Adam et Ève et leurs petites histoires le premier modèle de la scène primitive. En effet, il est difficile de remonter au-delà ! Je pensais bien sûr à des peuplades primitives... Se précipiter dans la lecture de ces textes pour leur donner un sens, c'est limiter la lecture à ce que j'appelais tout à l'heure la check-list, limiter la lecture d'un texte à un mode d'emploi. C'est-à-dire qu'on vous dit à quoi sert ce que vous lisez et comment vous devez vous en servir.

Il y a des textes qui ne collent pas. On peut éventuellement trouver le mode d'emploi de Victor Hugo. Il y a heureusement quelques autres poètes où le mode d'emploi est moins évident. Vous ne le découvrez qu'après que le coltage avec le texte vous ait changé, vous ait fait découvrir quelque chose qui n'a aucun rapport avec le mésusage du texte, à savoir avec son utilisation dans le sens d'un pouvoir.

La découverte d'une autre forme de jouissance liée à l'usage des produits de l'intelligence, liée aux productions culturelles, c'est peut-être là une nouvelle étape de ce détachement, un nouveau franchissement de pas qui n'était pas prévu au programme.